

Littérature française du Moyen-âge
litterulae.fr

Texte 1: La Chanson de Roland

Traditionnellement, on fait commencer la littérature française avec la Chanson de Roland, une chanson de geste datée de la fin du XI^{ème} siècle. Ce genre se développe naturellement dans une société aristocratique et féodale où les trouvères (troubadours en langue d'oc) « trouvent » des poèmes, diffusés de château en château, mais aussi de village en village par des jongleurs. Leur langue est le Roman, terme au départ linguistique, désignant quand il est substantivé les textes écrits dans cette langue, puis un genre littéraire.

*La chanson de geste (gesta est synonyme en latin d'exploits) est une épopée, avec les quatre caractéristiques du genre, en accord avec les aspirations de la société dans laquelle elle s'inscrit : Un **héros** (Roland) **combat** avec force prouesses, dans une lutte qui est celle du **bien contre le mal** (mal facile à identifier dans le contexte des croisades : ce sera ici les musulmans d'Espagne, appelés Sarasins), mettant en jeu les **forces de la nature** (ici, évidemment, le merveilleux chrétien : Roland devient une figure de héros christique au moment de sa mort et de son assomption).*

Pour préciser le contexte, le comte Roland, neveu de Charlemagne, est le dernier survivant de l'arrière garde franque, qui vient d'être traîtreusement attaquée et massacrée à Roncevaux, alors qu'elle s'apprêtait à franchir les Pyrénées, de retour vers la France.

Le texte est organisé en laisses, sortes de strophes dont l'unité de sens est soulignée par des assonances finales, ancêtres des rimes. On a tenu pour quelques textes à laisser le texte médiéval en regard de la traduction en français moderne.

	Halt sunt li pui e mult halt li arbre. Quatre perruns i ad, luisanz de marbre. Sur l'erbe verte li quens Rollanz se pasmet. Uns Sarrazins tute veie l'esguardet, 2275 Si se feinst mort, si gist entre les altres, De l'sanc luat sun cors e sun visage ; Met sei en piez e de curre se hastet ; Bels fut e forz e de grant vasselage ; Par sun orguill cumencet mortel rage, 2280 Rollant saisit e sun cors e ses armes, E dist un mot : « Vencuz est li niés Carle, « Iceste espée porterai en Arabe. » En cel tirer li quens s'aperçut alques.	Les puyz sont hauts, hauts sont les arbres. Il y a là quatre perrons, tout luisants de marbre. Sur l'herbe verte le comte Roland se pâme. Cependant un Sarrasin l'épie, Qui contrefait le mort et gît parmi les autres ; Il a couvert de sang son corps et son visage. Soudain il se redresse, il accourt ; Il est fort, il est beau et de grande bravoure. Plein d'orgueil et de mortelle rage, Il saisit Roland, corps et armes, Et s'écrie : « Vaincu, il est vaincu, le neveu de Charles ! « Voilà son épée que je porterai en Arabie. » AOI. Comme il la tirait, Roland sentit quelque chose...
--	---	--

CLXXI

2285	Ço sent Rollanz que s'espée li tolt, Uverit les oilz, si li ad dit un mot : « Men escientre ! tu n'es mie des noz ! » Tient l'olifant, que unkes perdre ne volt, Si l' fiert en l' helme, ki gemmez fut ad or, 2290 Fruisset l'acer e la teste e les os, Ambsdous les oilz de l' chef li ad mis fors, Jus à ses piez si l'ad tresturnet mort ; Après, li dit : « Culvert, cum fus si os « Que me saisis, ne à dreit ne à tort ? « Ne l' orrat hom ne t'en tienget pur fol. 2295 « Fenduz en est mis olifans el' gros, « Ça juz en est li cristals e li ors. »	Roland s'aperçoit qu'on lui enlève son épée ; Il ouvre les yeux, ne dit qu'un mot : « Tu n'es pas des nôtres, que je sache ! » De son olifant, qu'il ne voudrait point lâcher, Il frappe un rude coup sur le heaume tout gemmé d'or, Brise l'acier, la tête et les os du païen, Lui fait jaillir les deux yeux hors du chef, Et le retourne mort à ses pieds : « Lâche, dit-il, qui t'a rendu si osé, « À tort ou à droit, de mettre la main sur Roland ? « Qui le saura t'en estimera fou. « Le pavillon de mon olifant en est fendu ; AOI. « L'or et les pierreries en sont tombés. »
------	---	---

CLXXII

2300	Ço sent Rollanz la véue ad perdue, Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ; En sun visage sa culur ad perdue. Dedevant lui ad une perre brune ; .X. colps i fiert par doel e par rancune ; Cruist li acers, ne freint ne ne s'esgruignet ; E dist li quens : « Seinte Marie, aïue ! « E ! Durendal, bone, si mare fustes ! 2305 « Quant jo n'ai prod, de vus nen ai mais cure. « Tantes batailles en camp en ai vencues « E tantes teres larges escumbatues, « Que Carles tient, ki la barbe ad canue !	Roland sent bien qu'il a perdu la vue : Il se lève, il s'évertue tant qu'il peut ; Las ! son visage n'a plus de couleurs. Devant lui est une roche brune ; Par grande douleur et colère, il y assène dix forts coups ; L'acier de Durendal grince : point ne se rompt, ni ne s'ébrèche : « Ah ! sainte Marie, venez à mon aide, dit le comte. « Ô ma bonne Durendal, quel malheur ! « Me voici en triste état, et je ne puis plus vous défendre ; « Avec vous j'ai tant gagné de batailles ! « J'ai tant conquis de vastes royaumes « Que tient aujourd'hui Charles à la barbe chenue !
------	--	--

- 2310 « Ne vus ait hom ki pur altre s'en fuiet !
 « Mult bons vassals vus ad lung tens tenue ;
 « Jamais n'ert tels en France la solue. »
- « Ne vous ait pas qui fuie devant un autre !
 « Car vous avez été longtemps au poing d'un brave,
 AOI. « Tel qu'il n'y en aura jamais en France, la terre libre. »

CLXXV

- 2355 Ço sent Rollanz que la morz le tresprent,
 Devers la teste sur le coer li descent ;
 Desuz un pin i est alez curanz,
 Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz ;
 Desuz lui met s'espée e l'olifant.
- 2360 Turnat sa teste vers la païene gent :
 Pur ço l'ad fait que il voelt veirement
 Que Carles diet e trestute sa gent,
 Li gentilz quens, qu'il fut morz cunqueranz.
 Cleimet sa culpe e menut e suvent,
- 2365 Pur ses pecchez Deu puroffrid le guant.
- Roland sent que la mort l'entrepren
 Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
 Il court se jeter sous un pin ;
 Sur l'herbe verte il se couche face contre terre ;
 Il met sous lui son olifant et son épée,
 Et se tourne la tête du côté des païens.
 Et pourquoi le fait-il ? Ah ! c'est qu'il veut
 Faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des Francs,
 Le noble comte, qu'il est mort en conquérant.
 Il bat sa coulpe, il répète son Mea culpa.
 AOI. Pour ses péchés, au ciel il tend son gant...

CLXXVI

- Ço sent Rollanz de sun tens n'i ad plus ;
 Devers Espagne gist en un pui agut.
 A l' une main si ad sun piz batut :
- 2370 « Deus ! meie culpe vers les tues vertuz
 « De mes pecchez, des granz e des menuz,
 « Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
 « Tresqu'à cest jur que ci sui consoüz ! »
 Sun destre guant en ad vers Deu tendut ;
 Angle de l' cel i descendent à lui.
- Roland sent bien que son temps est fini.
 Il est là au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne ;
 D'une main il frappe sa poitrine :
 « Mea culpa, mon Dieu, et pardon au nom de ta puissance,
 « Pour mes péchés, pour les petits et pour les grands,
 « Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma naissance
 « Jusqu'à ce jour où je suis parvenu. »
 Il tend à Dieu le gant de sa main droite,
 AOI. Et voici que les Anges du ciel s'abattent près de lui.

CLXXVII

- 2375 Li quens Rollanz se jut desuz un pin,
 Envers Espagne en ad turnet sun vis...
 De plusurs choses à remembrer li prist :
 De tantes teres cume li bers cunquist,
 De dulce France, des humes de sun lign,
- 2380 De Carlemagne, sun seignur, ki l' nurrir.
 Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
 Mais lui meïsme ne voelt mettre en ubli,
 Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
 « Veire paterne, ki unkes ne mentis,
 « Seint Lazarun de mort resurrexis
 « E Daniel des leuns guaresis,
 « Guaris de mei l'anme de tuz perilz
 « Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
- 2390 Sun destre guant à Deu en puroffrit,
 E de sa main seinz Gabriel l'ad pris.
 Desur sun braz teneit le chef enclin,
 Jointes ses mains est alez à sa fin.
 Deus li tramist sun angle cherubin
 E seint Michel de la Mer, de l' Peril,
- 2395 Ensemble od els seinz Gabriel i vint :
 L'anme de l' cunte portent en Paréis.
- Il est là gisant sous un pin, le comte Roland ;
 Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne.
 Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses :
 De tous les royaumes qu'il a conquis,
 Et de douce France, et des gens de sa famille,
 Et de Charlemagne, son seigneur qui l'a nourri ;
 Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et de soupirer.
 Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
 Et, de nouveau, réclame le pardon de Dieu :
 « Ô notre vrai Père, dit-il, qui jamais ne mentis,
 « Qui resuscitas saint Lazare d'entre les morts
 « Et défendis Daniel contre les lions,
 « Sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous périls,
 « À cause des péchés que j'ai faits en ma vie. »
 Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
 Saint Gabriel l'a reçu.
 Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
 Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
 Dieu lui envoie un de ses anges chérubins
 Et saint Michel du Péril.
 Saint Gabriel est venu avec eux :
 AOI. L'âme du comte est emportée au Paradis...

Questions :

- 1) *Quelle est l'image du Sarrasin telle qu'elle apparaît dans les deux premières laisses ?*
- 2) *Pourquoi peut-on parler de héros christique à propos de la fin de Rolland ?*

Texte 2: *Tristan et Iseut*

Dès le siècle suivant (on a plusieurs versions de cette histoire, qui, mises bout à bout, forment un ensemble à peu près cohérent, mais elles datent vraisemblablement toutes du milieu du XII^{ème} siècle) apparaît un nouveau thème : le héros est désormais pris entre deux fidélités ; comme Roland, Tristan doit fidélité à son roi, Marc de Bretagne, mais il désire aussi se mettre au service de sa Dame, or cette dame, Iseut, est précisément l'épouse du roi, ce qui donne au conflit toute son acuité. Dans le récit qui suit, on ne se méprendra pas sur ce que symbolise l'erreur commise par Brangien : certes c'est la fatalité qui frappe les deux amants, mais pas de pré-jansénisme ici ! C'est la force invincible du désir qui est ici symbolisée : Tristan et Iseut se sont plu dès le premier regard, avant de boire le fatal breuvage. Pas vraiment de courtoisie non plus, ou pas encore : la passion qui unit les deux amants est une pulsion impossible à maîtriser, presque dégradante, et qui s'épuisera à force d'être assouvie. Mais c'est LE mythe du grand amour malheureux qui nous est offert dans ce passage pathétique (on aurait presque envie de dire cinématographique).

Au troisième jour, comme Tristan venait vers la tente, dressée sur le pont de la nef, où Iseut était assise, Iseut le vit s'approcher et lui dit humblement :

« Entrez, seigneur.

— Reine ; dit Tristan, pourquoi m'avoir appelé seigneur ? Ne suis-je pas votre homme lige, au contraire, et votre vassal, pour vous révéler, vous servir et vous aimer comme ma reine et ma dame ? »

Iseut répondit :

« Non, tu le sais, que tu es mon seigneur et mon maître ! Tu le sais, que ta force me domine et que je suis ta serve ! Ah ! que n'ai-je avivé naguère les plaies du jongleur blessé ! Que n'ai-je laissé périr le tueur du monstre dans les herbes du marécage ! Que n'ai-je asséné sur lui, quand il gisait dans le bain, le coup de l'épée déjà brandie ! Hélas ! je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui !

— Iseut, que savez-vous donc aujourd'hui ? Qu'est-ce donc qui vous tourmente ?

— Ah ! tout ce que je sais me tourmente, et tout ce que je vois. Ce ciel me tourmente, et cette mer, et mon corps, et ma vie ! »

Elle posa son bras sur l'épaule de Tristan ; des larmes éteignirent le rayon de ses yeux, ses lèvres tremblèrent. Il répéta :

« Amie, qu'est-ce donc qui vous tourmente ? »

Elle répondit :

« L'amour de vous. »

Alors il posa ses lèvres sur les siennes.

Mais, comme pour la première fois tous deux goûtaient une joie d'amour, Brangien, qui les épiait, poussa un cri, et, les bras tendus, la face trempée de larmes, se jeta à leurs pieds :

« Malheureux ! arrêtez-vous, et retournez, si vous le pouvez encore ! Mais non, la voie est sans retour, déjà la force de l'amour vous entraîne et jamais plus vous

n'aurez de joie sans douleur. C'est le vin herbé qui vous possède, le breuvage d'amour que votre mère, Iseut, m'avait confié. Seul, le roi Marc devait le boire avec vous ; mais l'Ennemi s'est joué de nous trois, et c'est vous qui avez vidé le hanap. Ami Tristan, Iseut amie, en châtement de la male garde que j'ai faite, je vous abandonne mon corps, ma vie ; car, par mon crime, dans la coupe maudite, vous avez bu l'amour et la mort ! »

Les amants s'étreignirent ; dans leurs beaux corps frémissaient le désir et la vie. Tristan dit.

« Vienne donc la mort ! »

Et, quand le soir tomba, sur la nef qui bondissait plus rapide vers la terre du roi Marc, liés à jamais, ils s'abandonnèrent à l'amour.

Le roi Marc accueillit Iseut la Blonde au rivage. Tristan la prit par la main et la conduisit devant le roi ; le roi se saisit d'elle en la prenant à son tour par la main. À grand honneur il la mena vers le château de Tintagel, et, lorsqu'elle parut dans la salle au milieu des vassaux, sa beauté jeta une telle clarté que les murs s'illuminèrent, comme frappés du soleil levant. Alors le roi Marc loua les hirondelles qui, par belle courtoisie, lui avaient porté le cheveu d'or ; il loua Tristan et les cent chevaliers qui, sur la nef aventureuse, étaient allés lui quérir la joie de ses yeux et de son cœur. Hélas ! la nef vous apporte, à vous aussi, noble roi, l'âpre deuil et les forts tourments.

À dix-huit jours de là, ayant convoqué tous ses barons, il prit à femme Iseut la Blonde. Mais, lorsque vint la nuit, Brangien, afin de cacher le déshonneur de la reine et pour la sauver de la mort, prit la place d'Iseut dans le lit nuptial. En châtement de la male garde qu'elle avait faite sur la mer et pour l'amour de son amie, elle lui sacrifia, la fidèle, la pureté de son corps ; l'obscurité de la nuit cacha au roi sa ruse et sa honte.

Questions :

- 1) Pourquoi peut-on qualifier ce passage de scène « cinématographique » ?
- 2) Qu'est-ce qui rapproche Iseut d'une héroïne de tragédie comme Phèdre ?

Texte 3 : Lancelot (Le Chevalier de la charrette)

*Avec Chrétien de Troyes, qui écrit, comme son nom l'indique, à la **cour** de la comtesse Marie de Champagne dans la deuxième moitié du XIIème siècle, on peut parler de **courtoisie** : le chevalier oublie de plus en plus son roi (ici Arthur, le roi le plus célèbre des gestes médiévaux) au profit de sa dame (ici la reine Guenièvre, qui a été enlevée par le fils du roi Bademagu, et que Lancelot part délivrer). L'amour de Lancelot est pur car sa quête est désintéressée, elle est même une occasion pour le chevalier de suivre une sorte d'initiation à la sainteté : par amour, il faut se dépouiller de son orgueil en montant sans hésiter sur la charrette d'infamie; il faut surmonter la peur et les illusions sensorielles pour franchir le pont de l'épée et en recevoir stricto sensu des stigmates ; il faut enfin résister aux rebuffades et aux obstacles semés par Guenièvre avant qu'elle ne consente à se donner entièrement à Lancelot (pour une seule nuit !).*

(vers 1 à 31)
Du moment que ma dame de Champagne
Désire que j'entreprenne un récit en français,
Je l'entreprendrai très volontiers,
Comme quelqu'un qui lui appartient entièrement,
Prêt à lui obéir en toute chose,
Sans recourir à la moindre flatterie.
Mais tel ou tel pourrait à ma place
Avoir recours à la flatterie:
Il dirait--et j'en porterais témoignage--
Que c'est la dame qui surpasse
Toutes les autres en ce monde,
Tout comme sur les effluves du sol l'emporte la brise,
Qui souffle en mai ou en avril.
Certes, je ne suis pas homme
À vouloir flatter sa dame;
Dirai-je: Telle une gemme
Qui prévaut sur perles et sardoines,
La Comtesse prévaut sur les reines?
Bien sûr, je ne dirai rien de pareil,
Et pourtant c'est un fait que je ne saurais nier.
Je dirai cependant qu'est plus efficace
En mon entreprise son commandement
Que mon intelligence et la peine que je me donne.
Du CHEVALIER DE LA CHARRETTE
Chrétien commence son livre;
Matière et orientation lui sont fournies
Par la Comtesse, et lui se met
À l'oeuvre, en n'y contribuant rien
Que son application et son effort intellectuel.
Et voici qu'il commence sa narration.

Un jour de l'Ascension...

(347 à 381)
Le Chevalier, à pied et sans lance,
S'avance vers la charrette
Et voit sur les limons un nain
Qui, en bon charretier, tenait
Dans sa main une longue baguette.
Et le Chevalier dit au nain:
Nain, fait-il, pour Dieu, dis-moi tout de suite
Si tu as vu par ici
Passer ma dame la reine.
Le nain perfide et de vile extraction
Ne voulut point lui en conter des nouvelles,
Mais se contenta de dire: Si tu veux monter
Sur la charrette que je conduis,
D'ici demain tu pourras savoir
Ce qu'est devenue la reine.
Sur ce, il a maintenu sa marche en avant
Sans attendre l'autre l'espace d'un instant.
Le temps seulement de deux pas
Le Chevalier hésite à y monter.
Quel malheur qu'il ait hésité, qu'il eût honte de monter,

Et qu'il ne sautât sans tarder dans la charrette!
Cela lui causera des souffrances bien pénibles!
Mais Raison, qui s'oppose à Amour,
Lui dit de bien se garder de monter;
Elle l'exhorte et lui enjoint
De ne rien faire ni entreprendre
Qui puisse lui attirer honte ou reproche.
Ce n'est point dans le coeur mais plutôt sur les lèvres
Que réside Raison en osant lui dire pareille chose;
Mais Amour est dans le coeur enclos
Lorsqu'il lui ordonne et semonce
De monter sans délai dans la charrette.
Amour le veut, et le Chevalier y bondit,
Car la honte le laisse indifférent
Puisqu'Amour le commande et veut.

(3092 à 3159)

Et le Chevalier de leur répondre en souriant:
Seigneurs, je vous remercie
D'être si préoccupés à mon sujet,
Votre amitié et votre loyauté vous inspirent.
Je sais bien que d'aucune façon
Vous ne désirez que malheur m'arrive;
Mais j'ai telle foi et telle croyance
En Dieu qu'Il me protégera n'importe où.
Je ne crains ni ce pont ni ce torrent
Davantage que la terre ferme des deux rives;
Je vais donc risquer l'aventure
Et m'engager sur le pont.
Je préfère la mort à battre en retraite.
Ses deux compagnons ne savent plus que dire,
Mais ils soupirent et versent des larmes
Abondantes, l'un et l'autre.
Lui s'apprête à traverser
Le gouffre au mieux qu'il sait.
Il agit alors de manière bien étrange,
Car il désarme ses mains et ses pieds.
Il ne parviendra pas en face
En très bon état,
Il est arrivé à se maintenir,
Les mains et les pieds nus,
Sur l'épée plus affilée qu'une faux.
Il n'avait laissé sur ses pieds
Ni souliers, ni chausses, ni avant-pied;
Il ne s'effrayait pas trop
De se blesser aux mains et aux pieds;
Il eût préféré se mutiler
Que tomber du pont et être immergé
Dans une eau dont il ne serait jamais sorti.
À grande douleur, comme il l'avait projeté,
Et à grande détresse, il avance;
Il se blesse aux mains, aux genoux et aux pieds,
Mais Amour qui le conduit et mène
Calme ses souffrances--

D'ailleurs souffrir lui est doux.
 Rampant sur ses mains, pieds et genoux,
 Il parvient à joindre l'autre côté.
 Mais il se souvient
 Des deux lions qu'il croyait
 Avoir vus quand il se trouvait en face.
 Il regarde de nouveau
 Et n'aperçoit pas même un lézard,
 Nulle créature capable de lui faire du mal.
 Plaçant sa main devant son visage,
 Il scrute son anneau et se rend compte,
 Quand il ne voit aucun des deux lions
 Qu'il pensait avoir aperçus,
 Qu'il avait été victime d'un enchantement,
 Car devant lui ne se trouvait rien de vivant.
 Ses deux compagnons sur l'autre rive
 Naturellement se réjouissent
 De le voir de l'autre côté,
 Mais ils ne savent pas combien il s'est blessé.
 Le Chevalier pense avoir beaucoup gagné
 Quand ses blessures ne sont pas plus graves.
 Il étanche le sang qui coule de ses plaies
 À l'aide de sa chemise.
 Devant lui il voit s'élever une tour
 Si formidable que de ses yeux
 Il n'en avait jamais vu de pareille:
 Elle n'aurait pu être plus imposante.
 Appuyé à une fenêtre
 S'était le roi Bademagu,
 Un monarque épris
 D'honneur et de vertu;

(4478 à 4537)

Cette fois-ci, la reine ne baissa point
 Les yeux; au contraire,
 Elle alla joyeusement à sa rencontre,
 Lui rendit tous les honneurs en son pouvoir
 Et le fit asseoir à côté d'elle.
 Alors ils se parlèrent en toute liberté
 De tout, selon leur bon plaisir;
 Il ne leur manquait point de choses à se dire,
 Car Amour leur fournissait bien des sujets d'entretien.
 Et quand Lancelot voit le plaisir
 Qu'éprouve la reine à tout ce qu'il dit,
 Et que rien ne lui déplâit, alors, tout bas,
 Il lui a dit: Dame, devant le si mauvais visage
 Que vous me fîtes l'autre jour en me voyant
 Mon ébahissement reste total,
 Car vous ne m'avez pas soufflé mot de vos raisons:

Questions :

- 1) *Précisez le rôle du poète tel qu'il apparaît dans le prologue*
- 2) *Pourquoi peut-on parler de « comédie courtoise » à propos du dernier passage ?*

Vous avez failli me donner la mort.
 Je n'eus point alors assez d'audace,
 Comme c'est le cas à présent,
 Pour oser vous demander de m'éclairer là-dessus.
 Dame, maintenant je suis prêt à réparer le forfait--
 À condition toutefois que vous me disiez en quoi il
 consiste--
 Qui m'a tant bouleversé.
 Et la reine lui répond:
 Comment? N'eûtes-vous pas honte
 De la charrette? Ne vous fit-elle pas peur?
 Vous y montâtes à grand regret seulement,
 Puisque vous avez attendu le temps de faire deux pas.
 Voilà pourquoi en fait je ne voulais
 Ni vous adresser la parole ni vous accorder un regard.
 --Que Dieu me garde une autre fois,
 Fait Lancelot, d'un tel méfait,
 Et que Dieu n'ait jamais pitié de moi,
 Si vous ne fûtes pas tout à fait dans votre droit!
 Dame, pour Dieu, acceptez sur-le-champ
 Que je vous fasse amende honorable du tort commis,
 Et si un jour vous devez me pardonner,
 Pour Dieu, dites-le-moi donc!
 --Ami, considérez-vous comme quitte envers moi,
 Fait la reine, et entièrement absous:
 Je vous pardonne sans réserve.
 --Dame, fait-il, je vous en rends grâce;
 Mais ici je ne peux guère vous dire
 Tout ce que je voudrais;
 J'aimerais vous parler
 Plus à loisir, s'il se pouvait.
 Et la reine, d'un petit mouvement de l'oil, et non du doigt,
 Lui indique une fenêtre,
 Et elle lui dit: Venez me parler
 Ce soir à cette fenêtre,
 Lorsque ceux d'ici seront tous endormis,
 Et vous viendrez par ce verger.
 Entrer ici ou chercher un gîte
 Pour la nuit vous sera défendu;
 Moi, je serai dedans, vous serez dehors,
 Puisque vous ne pourrez pas vous introduire ici.
 Quant à moi, il ne me sera possible
 De me joindre à vous que par la parole ou par la main
 seulement;
 Mais si cela peut vous faire plaisir, je serai
 Là, pour l'amour de vous, jusqu'à ce qu'il fasse jour.

Texte 4: Lais de Marie de France, Lanval

Marie de France doit son nom au fait d'avoir été une Française à la cour d'Aliénor d'Aquitaine, reine d'Angleterre, dans la deuxième moitié du XIIème siècle, chez la mère de Marie de Champagne donc. Les Lais de Marie de France forment un recueil de contes où les femmes jouent le rôle principal. Dans ce long extrait de Lanval, le chevalier éponyme est confronté à une réalité rare dans la littérature courtoise : celle de l'argent. Au cours d'une guerre, il a fait preuve, au service du roi Arthur, de deux des principales qualités attendues d'un chevalier, prouesse et fidélité, mais à la suite de la guerre, il a été oublié dans les distributions d'argent du roi, et il lui manque dorénavant la possibilité de faire preuve de la troisième : la largesse. Au moment où il quitte la cour pour cacher sa honte, il est abordé par deux jeunes femmes qui veulent le présenter à une demoiselle. Bien sûr cette demoiselle est une fée, qui prendra le pouvoir sur Lanval, puis l'emmènera à la fin du conte hors du monde, en Avallon, l'au-delà de la mythologie celtique. On s'amusera de voir une tout autre Guenièvre que celle de Chrétien de Troyes, plus basement commère ; on admirera le sens de la mise en scène de la fée (avec une arrivée à la cour digne d'un défilé de mode !). Il n'est pas interdit de penser que c'est le portrait de la reine Aliénor qui est fait ; en tout cas c'est celui de la femme idéale telle qu'elle apparaîtra souvent dans la littérature française. C'est aussi une réflexion sur le pouvoir de l'imaginaire : dans la littérature il y a toujours une réflexion sur la littérature.

Le chevalier arriva jusqu'à la demoiselle qui, l'appelant, le fit asseoir à ses côtés, et lui parla en ces termes : C'est pour vous, mon cher Lanval, que je suis sortie de ma terre de Lains, et que je suis venue en ces lieux. Je vous aime, et si vous êtes toujours preux et courtois, je veux qu'il n'y ait aucun prince de la terre qui soit aussi heureux que vous. Ce discours enflamme subitement le cœur du chevalier, qui répond aussitôt : Aimable dame, si j'avais le bonheur de vous plaire et que vous voulussiez m'accorder votre amour, il n'est rien que vous ne m'ordonniez que ma valeur n'ose entreprendre. Je n'examinerai point les motifs de vos commandements. Pour vous j'abandonne le pays qui m'a vu naître ainsi que mes sujets. Non, je ne veux jamais vous quitter, c'est la chose que je désire le plus au monde que de rester avec vous. La demoiselle ayant entendu le vœu que formait Lanval, lui accorde son cœur et son amour. Elle lui fait un don précieux dont nul autre ne pourra profiter. Il peut donner et dépenser beaucoup, et se trouvera toujours fort riche. Ah! que Lanval sera donc heureux, puisque plus il sera généreux et libéral, plus il aura de l'or et de l'argent.

Mon ami, dit la belle, je vous prie, vous enjoins, vous commande même de ne jamais révéler notre liaison à qui que ce soit; qu'il me suffise de vous dire que vous me perdriez pour toujours, et que vous ne me verriez plus si notre amour était découvert. Lanval lui fait le serment de suivre entièrement ses ordres. Ils se couchèrent ensemble et restèrent au lit jusqu'à la fin du jour; Lanval qui ne s'était jamais aussi bien trouvé, serait resté bien plus longtemps, mais son amie l'invita à se lever, car elle ne voulait pas qu'il demeurât davantage. Avant de nous quitter, je dois vous faire part d'une chose, lui dit elle; lorsque vous voudrez me parler et me voir, et j'ose espérer que ce ne sera que dans des lieux où votre amie pourra paraître sans rougir, vous n'aurez qu'à m'appeler, et sur-le-champ je serai près de vous. Personne, à l'exception de mon amant, ne me verra, ni ne m'entendra parler. Lanval enchanté de ce qu'il apprend, pour exprimer sa reconnaissance embrasse son amie et descend du lit. Les demoiselles qui l'avaient conduit au pavillon entrèrent en apportant des habits magnifiques, et dès qu'il en fut revêtu, il sembla mille fois plus beau. Après qu'on l'eut lavé, le souper fut servi. Quoique le repas fût assaisonné d'appétit et de bonne chère, Lanval avait un mets à lui seul qui lui plaisait beaucoup. C'était d'embrasser son amie et de la serrer dans ses bras.

En sortant de table on lui amène son cheval qui était tout apprêté, et après avoir fait ses adieux, il part pour retourner à la ville, mais tellement étonné de son aventure

qu'il ne peut encore y croire, et qu'il regarde de temps en temps en arrière, comme pour se convaincre qu'il n'a pas été abusé par une illusion flatteuse. (...)

...

Genèvre qui cherchait l'occasion de le trouver seul, suit ses pas, l'appelle, s'assied auprès de lui, et lui parle en ces termes : Lanval, depuis longtemps je vous estime, je vous aime tendrement, et il ne tient qu'à vous d'avoir mon cœur. Répondez-moi, car, sans doute, vous devez vous estimer heureux puisque je vous offre de devenir mon ami. Madame, daignez me permettre de ne pas vous écouter, je n'ai nul besoin de votre amour. J'ai longtemps servi le roi avec fidélité, et je ne veux pas manquer à l'honneur et à la foi que je lui ai promise. Jamais par vous ou par l'amour de toute autre femme je ne trahirai mon seigneur suzerain. La reine courroucée de cette réponse se répandit en invectives. Il paraît, Lanval, et j'en suis persuadée, que vous n'aimez guère les plaisirs de l'amour: aussi m'a-t-on souvent dit qu'à des femmes aimables, dont au surplus vous savez vous passer, vous préféreriez des jeunes gens bien mis avec lesquels vous vous amusiez. Allez, misérable, allez, le roi a fait une bien grande sottise lorsqu'il vous retint à son service.

Piqué des reproches de Genèvre, Lanval lui fit dans la colère une confidence dont il eut bien à se repentir. Madame, lui dit il, je n'ai jamais commis le crime dont vous m'accusez. Mais j'aime et je suis aimé de la plus belle femme qu'il y ait au monde. Je vous avouerai même, madame, et soyez-en persuadée, que la dernière de ses suivantes est supérieure à vous par la beauté, l'esprit, les grâces et le caractère. Genèvre en fureur de cette réponse humiliante se retire dans sa chambre pour pleurer, elle se dit malade, se met au lit d'où elle ne sortira, dit elle, que lorsque le roi son époux aura promis de la venger. Arthur avait passé la journée à la chasse, et à son retour, encore joyeux des plaisirs qu'il avait goûtés, il se rendit à l'appartement des dames. Sitôt que Genèvre l'aperçoit, elle vient se jeter aux pieds de son époux, et lui demande vengeance de l'outrage qu'elle dit avoir reçu de Lanval. Il a osé me requérir d'amour, et d'après mon refus, il m'a injuriée et avilie. Il a osé se vanter d'avoir une amie d'une beauté incomparable, dont la dernière des suivantes valait mieux que moi. Le roi enflammé de colère fit serment que si le coupable ne se justifiait pas à l'assemblée des barons, il le ferait pendre ou brûler.

(...)

Les barons allaient aller aux voix lorsqu'ils virent arriver deux jeunes demoiselles montées sur des chevaux blancs, et vêtues de robes en soie, de couleur vermeille. Leur présence fixe les regards de l'assemblée. Aussi Gauvain,

suivi de trois chevaliers, s'en va tout joyeux trouver Lanval ; il lui montre les deux jeunes personnes, et le prie de lui indiquer laquelle est sa maîtresse, Ni l'une ni l'autre, répond-il. Elles descendent au bas du trône, et l'une s'exprime en ces termes : Sire, faites préparer et orner une chambre où ma dame puisse descendre, car elle désire loger dans votre palais.

Arthur accueille leur demande, et charge deux chevaliers de conduire les jeunes personnes à l'appartement qu'elles devaient occuper. Sitôt qu'elles eurent quitté l'assemblée, le roi ordonne qu'on reprenne sur-le-champ le jugement, et blâme les barons du retard qu'ils apportent. Sire, nous avons interrompu la séance à cause de l'arrivée de ces deux dames ; nous allons la reprendre et nous hâter. Déjà, et c'est avec regret, on recueillait les avis qui étaient fort partagés, lorsque deux autres jeunes personnes encore plus belles que les premières, paraissent. Elles étaient vêtues de robes brodées en or, et montaient des mules espagnoles. Les amis de Lanval pensent en les voyant que le bon chevalier sera sauvé et se réjouissent. Gauvain suivi de ses compagnons vient à Lanval, et lui dit : Sire, reprenez courage, et pour l'amour de Dieu, daignez nous écouter. Il arrive en ce moment deux demoiselles supérieurement vêtues et d'une beauté rare, l'une d'elles, doit être votre amie; Lanval lui répond simplement : Je ne les ai jamais vues, ni connues, ni aimées.

A peine étaient-elles arrivées que les deux demoiselles se hâtent de descendre et de venir devant le roi. Tous les barons s'empressent de louer leurs attraits, la fraîcheur de leur teint. Ceux qui étaient du parti de la reine craignaient pour la comparaison. L'aînée des deux jeunes personnes qui était aussi aimable que belle, pria le roi de vouloir bien leur faire préparer un appartement pour elles et pour leur dame, qui désirait lui parler. Le monarque les fit conduire vers leurs compagnes, et comme s'il eût craint que Lanval n'échappât à sa vengeance , il presse le jugement, et ordonne qu'il soit rendu sur-le-champ. La reine se courrouçait de ce qu'il ne le fût point encore.

On allait donc prononcer lorsque de bruyantes acclamations indiquent l'arrivée de la dame qui venait d'être annoncée. Elle était d'une beauté surnaturelle et presque divine. Elle montait un cheval blanc si admirable, si bien fait, si bien dressé, que sous les cieus on ne vit jamais un si bel animal. L'équipage et les harnois étaient si richement ornés qu'aucun souverain de la terre ne pouvait s'en procurer un pareil, sans engager sa terre et même la vendre. Un vêtement superbe laissait apercevoir

l'élégance de sa taille, qui était élevée et noble. Qui pourrait décrire la beauté de sa peau, la blancheur de son teint qui surpassait celle de la neige sur les arbres, ses yeux bleus, ses lèvres vermeilles, ses sourcils bruns, et sa chevelure blonde et crêpée. Revêtue d'un manteau de pourpre grise qui flottait derrière ses épaules, elle tenait un épervier sur le poing, et était suivie d'un lévrier. Il n'y avait dans la ville ni petit ni grand, ni jeune ni vieux, qui ne fût accouru pour la voir passer ; et tous ceux qui la regardaient étaient embrasés d'amour. Les amis de Lanval viennent sur-le-champ le prévenir de l'arrivée de la dame. Pour le coup, c'est elle, c'est votre maîtresse, vous serez délivré enfin; car celle-ci est la plus belle femme qui soit au monde.

En écoutant ce discours Lanval soupira , il lève la tête et reconnaît l'objet dont son cœur est épris. Le rouge lui monte à la figure. Oui, c'est elle , s'écria-t-il, en la voyant ; j'oublie tous mes maux ; mais si elle n'a pas pitié de moi, peu m'importe de la vie, qu'elle vient cependant de me rendre. La belle dame entre au palais, et vint descendre devant le roi. Elle laisse tomber son manteau pour mieux laisser admirer la beauté de sa taille. Le roi qui connaissait les lois de la galanterie, se leva à l'arrivée de la dame; toute l'assemblée en fit autant, et chacun s'empresse de lui offrir ses services. Quand les barons l'eurent assez examinée , et détaillé tous ses perfections , elle s'avança et parla en ces termes : Roi, j'ai aimé un de tes vassaux, c'est Lanval que vous voyez là-bas. Il fut malheureux à ta cour, tu ne l'as point récompensé ; et aujourd'hui il est injustement accusé. Je ne veux pas qu'il lui arrive le moindre mal. La reine a eu tort ; jamais Lanval n'a commis le crime dont il est accusé. Quant à l'éloge qu'il a fait de ma beauté, on a exigé ma présence, me voici : j'espère que tes barons vont l'absoudre. Arthur s'empressa de se conformer aux volontés de la dame, et les barons jugèrent d'un commun accord que Lanval avait entièrement prouvé son droit. Sitôt qu'il fut acquitté, la dame fait ses adieux et se dispose à partir malgré les pressantes sollicitations du monarque et de sa cour, qui voulaient la retenir. Dehors la salle était un grand Perron de marbre gris, il servait pour monter à cheval ou pour en descendre aux seigneurs qui se rendaient à la cour. Lanval monta dessus, et lorsque la dame sortit du palais, il sauta sur son cheval et sortit avec elle.

Les Bretons rapportent que la fée emmena son amant dans l'île d'Avalon où ils vécurent longtemps fort heureux. On n'en a point entendu parler depuis, et quant à moi, je n'en ai pas appris davantage.

Questions :

- 1) *En quoi l'image de Guenièvre est-elle dans ce texte radicalement différente de celle que l'on pouvait voir chez Chrétien de Troyes ?*
- 2) *Par quels moyens la fée subjugue-t-elle les hommes ?*

Texte 5: Le Roman de Renart (XII^{ème} et XIII^{ème} siècles)

Les épopées aristocratiques et courtoises n'étaient pas inconnues du petit peuple ; elles pouvaient agacer autant que susciter l'admiration. La verve populaire a su en détourner les codes dans le Roman de Renart (c'est un exemple de nom propre devenu nom commun), recueil de contes à personnages récurrents. On se réjouira de voir un nouveau type de héros, plus Ulysse qu'Achille, plus rabelaisien qu'arthurien, qui nous ramène aux réalités quotidiennes de la vie dans les campagnes médiévales, et qui anticipe sur les animaux bien humains de La Fontaine.

Il se trouve qu'un jour Renart,
qui est tellement plein de ruse et de malice
et qui connaît beaucoup de tours,
s'en va en courant vers une ferme.
La ferme est dans un bois;
il y a là beaucoup de poules, de coqs,
de canes, de canards, de jars et d'oies.
Et messire Constant des Noues,
un paysan fort bien pourvu,
habite très près de l'enclos.
Sa maison a en abondance
des poules et des chapons.
Il a bien garni sa demeure,
il y a de tout,
de la viande salée, du jambon, et des flèches de lard.
Le paysan est riche avec tout cela,
il est vraiment bien installé,
l'enclos se trouve tout autour.
Il y a aussi beaucoup de bonnes cerises,
de nombreux fruits de maintes sortes,
des pommes, et encore d'autres fruits.
Renart y va pour son plaisir.
Le jardin est bien clos
avec des gros pieds de chênes pointus,
garnis d'aubépines.
Maître Constant a mis ses poules dedans
car c'est comme une forteresse.
Renart se dirige de ce côté,
tout doucement, tête baissée,
il s'en va tout droit vers l'enclos.
Renart est très fort en grande quête
mais la résistance des buissons d'épines
le contrarie dans son affaire
si bien qu'il ne sait à quel saint se vouer.
Il ne peut pas parvenir jusqu'aux poules
ni en forçant ni en sautant.
Il s'accroupit au milieu du chemin
car il craint beaucoup que quelqu'un le voie.
Il se dit que s'il saute
sur les poules et qu'il les rate,
il sera vu, et les poules
se cacheront sous les buissons d'épines.
Il pourrait alors être surpris rapidement
avant qu'il n'ait guère pu s'approvisionner.
Il en ressent une grande inquiétude.
Il veut prendre pour lui des poules
qui vont devant lui picorant.
Renart s'en va en se baissant puis se redressant
quand il découvre à l'angle de la clôture
un pieu brisé; il se met dessus.
Le paysan a planté des choux
là où la clôture est ouverte.
Renart passe de l'autre côté et entre dedans
en se laissant tomber comme une masse
pour que les gens ne le voient pas.
Mais les poules qui tendent le cou
l'ont vu à loisir,
chacune s'empresse de fuir.

Au même moment, seigneur Chantecler le coq,
dans un chemin le long du bois,
est en train de marcher dans la poussière
d'une ornière entre deux pieux.
Il va au devant d'elles très fièrement,
plume au pied, le cou tendu,
puis demande pour quelle raison
elles s'enfuient vers la maison.
Pinte prend la parole, elle qui en sait plus,
qui pond de gros oeufs
et qui juche près du coq, à sa droite.
Elle lui raconte toute l'histoire :
« Je ne sais quelle bête sauvage,
qui pourrait vite nous faire du mal
si nous ne sortons pas de l'enclos,
est rentrée dedans, je vous l'affirme.
— N'ayez pas peur, lui dit le coq,
mais soyez toutes rassurées.
...
Cherchez-vous à m'attraper par ruse ?
— Certainement pas, lui répond Renart.
Mais chantez donc en fermant les yeux.
Nous sommes d'une même chair et d'un même sang;
j'aimerais mieux perdre une patte plutôt
que de vous faire le moindre mal,
car vous êtes mon très proche parent. »
Chantecler dit : « Je ne vous crois pas.
Éloignez-vous un peu de moi,
et je chanterai une chanson.
Il n'y aura aucun voisin dans les environs
qui n'entendra pas bien ma voix de fausset. »
Cela fait sourire Renardet,
et il dit : « Chantez, cousin,
je saurai bien reconnaître si Chanteclin,
mon oncle, y a été pour quelque chose. »
Alors, Chantecler commence à haute voix,
puis il pousse un cri;
un œil fermé et l'autre ouvert.
Comme il craint beaucoup Renart,
il regarde fréquemment de son côté.
Renart lui dit : « Tout cela est en vain !
Chanteclin chantait autrement,
tout d'un trait, les yeux fermés,
si bien qu'on l'entendait au-delà des enclos. »
Chantecler croit qu'il dit vrai,
alors il recommence sa mélodie,
les yeux fermés, avec une grande ardeur.
Mais Renart ne veut pas attendre davantage :
il saute par-dessus un chou rouge,
il l'attrape par le cou,
et s'en va en fuyant tout content
d'avoir pris sa proie.
Pinte s'aperçoit que Renart l'emporte,
elle est triste, elle se sent abattue.
Elle se met à se lamenter,
à cause de Chantecler qu'elle voit partir.
Puis elle crie : « Seigneur, je vous l'avais bien dit,
mais vous n'avez cessé de vous moquer de moi,

et vous m'avez prise pour une folle.
Le discours que je vous avais tenu
s'avère juste à présent.
Votre orgueil vous a trahi.
J'ai été stupide de vous avertir

car seul le fou ne redoute rien jusqu'à ce qu'il soit pris.
Renart vous tient et vous emporte.
Pauvre malheureuse que je suis ! Ah, je suis morte !
Car en perdant ainsi mon seigneur,
j'ai perdu mon amour. »

Questions

- 1) *Dans quelle mesure ce conte est-il une « mine » pour évoquer la vie quotidienne au moyen-âge ?*
- 2) *Dans quelle mesure ce conte est-il une parodie d'épopée?*

Texte 6 : Guillaume de Poitiers (1071-10127)

Guillaume de Poitiers est le grand-père d'Aliénor d'Aquitaine, considéré comme le premier troubadour lyrique français. Ecrivain de langue d'oc (on pourra lire dans le texte médiéval les six premiers vers du poème), il chante ici l'amour qu'il éprouve pour sa dame, ce qu'on appelle la « fin'amor », préfiguration de l'amour courtois sans les prouesses du chevalier des romans.

*Farai chansoneta nueva,
Ans que vent ni gel ni plueva:
Ma dona m'assaya e-m prueva,
Quossi de qual guiza l'am;
E ja per plag que m'en mueva
No-m solvera de son liam.*

Ferai chansonnette nouvelle
Avant qu'il vente, pleuve ou gèle
Ma dame m'éprouve, tente
De savoir combien je l'aime.
Mais elle a beau chercher querelle
Je ne renoncerai pas à son lien
Je me rends à elle, je me livre.
Elle peut m'inscrire en sa charte ;
Et ne me tenez pour ivre
Si j'aime ma bonne dame,
Car sans elle je ne puis vivre,
Tant de son amour j'ai grand faim.
Pour elle je frissonne et tremble,
Je l'aime tant de si bon amour !
Je n'en crois jamais née de si belle
En la lignée du seigneur Adam.
Elle est plus blanche qu'ivoire,
Je n'adorerai qu'elle !
Mais, si je n'ai prompt secours,
Si ma bonne dame ne m'aime,
Je mourrai, par la tête de Saint Grégoire,
Un baiser en chambre ou sous l'arbre !
Qu'y gagnerez-vous, belle dame,
Si de votre amour vous m'éloignez ?
Vous semblez vous mettre nonne,
Mais sachez que je vous aime tant
Que je crains la douleur blessante
Si vous ne faites droit des torts dont je me plains.
Que gagnerez-vous si je me cloître,
Si vous ne me tenez pas pour vôtre ?
Toute la joie du monde est nôtre,
Dame, si nous nous aimons,
Je demande à l'ami Daurostre
De chanter, et non plus crier

Questions :

- 1) *Quelle définition de l'amour ce poème nous donne-t-il ?*
- 2) *Qu'est ce qui rapproche ce poème de certains poèmes de Ronsard, et qu'est-ce qui les différencie ?*

Texte 7 : Charles d'Orléans (1394-1465)

La vie de Charles d'Orléans est un roman à elle seule : neveu du roi de France Charles VI, il est fait prisonnier par les Anglais en 1415 à la bataille d'Azincourt. Ne trouvant personne pour payer sa rançon, il reste 25 ans en Angleterre. Rentré en France, il sera le père du futur Louis XII. C'est pendant cet exil anglais qu'il compose ce poème où dame et France se confondent dans la même nostalgie. On a essayé de rester le plus proche possible de l'orthographe médiévale.

En la nef de bonne nouvelle
Espoir a chargé Reconfort
Pour l'amener, de par la belle,
Vers mon cueur qui l'ayme si fort.
A joye puist venir au port
De desir et, pour tost passer
La mer de Fortune, trouver
Un plaisant vent venant de France {L}{SÉP}{L}{SÉP}
Ou est a present ma maistresse {L}{SÉP}
Qui est ma douce souvenance
Et le tresor de ma liesse. {L}{L}{L}{L}{SÉP}{SÉP}

Certes, moult suy tenu a elle, {L}{SÉP}
Car j'ay sceu par loyal rapport {L}{SÉP}
Que contre Dangier, le rebelle, {L}{SÉP}
Qui maintesfois me nuist a tort, {L}{SÉP}
Elle veult faire son effort {L}{SÉP}
De tout son povair de m'aidier. {L}{SÉP}
Et pource lui plaist m'envoyer {L}{SÉP}
Ceste nef plaine de plaisance {L}{SÉP}
Pour estoffer la forteresse {L}{SÉP}
Ou mon coeur garde l'esperance {L}{SÉP}
Et le tresor de ma liesse. {L}{L}{L}{L}{SÉP}{SÉP}

Pource ma volenté est telle {L}{SÉP}
Et sera jusques a la mort {L}{SÉP}
De tousjours tenir la querelle {L}{SÉP}
De Loyauté ou mon ressort {L}{SÉP}
J'ay mis ; mon coeur en est d'accort. {L}{SÉP}
Si vueil en ce point demourer {L}{SÉP}
Et souvent Amour mercier {L}{SÉP}
Qui me fist avoir l'acointance {L}{SÉP}
D'une si loyalle princesse, {L}{SÉP}
En qui puis mettre ma fiance {L}{SÉP}
Et le tresor de ma liesse. {L}{L}{L}{L}{SÉP}{SÉP}

ENVOI {L}{L}{L}{L}{SÉP}{SÉP}
Dieu vueille celle nef garder {L}{SÉP}
Des robeurs escumeurs de mer {L}{SÉP}
Qui ont a Dangier aliance ; {L}{SÉP}
Car, s'ilz pavoient, par rudesse {L}{SÉP}
M'osteroient ma desirance {L}{SÉP}
Et le tresor de ma liesse.

Questions :

- 1) *Pourquoi ce refrain ?*
- 2) *Comment Dame et France sont-elles confondues ?*

Texte 8: François Villon (1431-?)

C'est un tout autre roman que celui de la vie de François Villon : étudiant-voyou au quartier latin, assassin, condamné à mort puis gracié, il a pourtant été accueilli chez Charles d'Orléans lui-même. Son plus célèbre poème est certainement cette Ballade des Pendus, où il exprime, avec des détails parfois très crus, son horreur pour une réalité qu'il a vue de près. Mais plus qu'un plaidoyer laïc contre la peine de mort, il faut lire ici un appel à la charité chrétienne.

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devoree et pourrie,
Et nous les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie :
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdain, quoy que fusmes occiz
Par justice. Toutesfois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassiz;
Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz:
Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourciz.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrarie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrerie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

Questions :

- 1) *Pourquoi ce texte contient-il tant de détails horribles ?*
- 2) *Pourquoi ne peut-on parler de plaidoyer contre la peine de mort?*

**Texte 9 : Une polémique médiévale :
Rutebeuf et la querelle de l'Université**

On ne connaît de cet auteur que ses écrits et ce surnom-sobriquet qu'il se serait lui-même donné : le Rude-bœuf. Poète touchant à de nombreux sujets (de l'hagiographie aux pièces comiques en passant par la déploration de la perte des possessions chrétiennes en Terre Sainte), il a pris parti violemment à propos de ce que l'on appelle la querelle de l'Université. Nous sommes au milieu du XIII^{ème} siècle, sous le règne de Louis IX (Saint Louis). Les Ordres mendiants, Prêcheurs (Dominicains) et Mineurs (Franciscains), sont en pleine croissance : soutenus par le pape et le roi, ils obtiennent des paroisses dans les villes, exaspérant le clergé séculier qui perd ses ouailles (et leurs offrandes). Ils prétendent même obtenir des postes à la faculté de théologie de Paris, ce qui provoque une réaction violente des maîtres séculiers, puisque le Quartier Latin était jusque-là leur chasse gardée. Leur chef de file est Guillaume de Saint Amour ; convoqué par le pape à Rome en 1257, il est destitué et relégué sur ses terres de Saint Amour dans le Jura. La réaction de ses partisans, d'abord discrète, sera polémique, comme on va le voir avec ces vers de Rutebeuf, qui manifestement n'a peur de personne.

Li diz de maître Guillaume de Saint Amour

Oiez, prelat et prince et roi,
La desraison et le desroi
C'on a fait a maître Guillaume:
Hon l'a banni de cest roiaume!
A teil tort n'i morut mais hom.
Qui escille home sanz raison,
Je di que Dieux qui vit et reine
Le doit escillier de cest reine.
Qui droit refuse guerre quiert;
Et maître Guillaumes requiert
Droit et raison sanz guerre avoir.
Prelat, je vos fas a savoir
Que tuit en estes avillié.
Maître Guillaume ont escillié
Ou li rois ou li apostoles.
Or vos di ge a briez paroles
Que ce l'apostoles de Rome
Puet escillier d'autrui terre home,
Li sires n'a riens en sa terre,
Qui la veritei wet enquerre.
Si li rois dit en teil maniere
Qu'ecillié l'ait par la priere
Qu'il ot de la pape Alixandre,
Ci poeiz novel droit apandre,
Mais je ne sai coment a non,
Qu'il n'est en loi ne en canon:
Que rois ne se doit pas mesfaire,
Por prier c'om li sache faire.
Se li rois dit qu'ecillié l'ait,
Ci at tort et pechié et lait,
Qu'il n'afierte a roi ne a conte,
C'il entent que droiture monte,
Qu'il escille home c'on ne voie
Que par droit escillier le doie;
Et ce il autrement le fait,
Sachiez de voir qu'il se mesfait.

Questions :

- 1) Pouvez-vous « traduire » ce poème ?
- 2) N'êtes-vous pas étonné de la liberté de ton du poète ?